

# *SUJET : Comment peut-on savoir que l'on dit vrai ?*

## **A/ Coup de pouce.**

### **I/ Définir les termes du sujet.**

**Pouvoir** : ce verbe désigne à la fois la possibilité (la vérité est-elle accessible ?), et l'obligation (comment doit-on procéder pour l'atteindre ?).

**Savoir** : ce verbe renvoie à une conviction intime, une certitude à caractère subjectif.

**Dire** : acte d'expression et d'affirmation, extériorisation. Jugement qui veut établir une corrélation entre la pensée et le réel.

**Vrai** : ce terme désigne ce qui est conforme à la réalité.

### **II/ Pièges à éviter**

Dans ce sujet, l'ensemble des termes est important, il demande, particulièrement, de prêter attention à son aspect de redoublement, il ne s'agit pas seulement de s'interroger sur les moyens d'accéder à la vérité, mais sur le savoir que nous pouvons avoir de le posséder. Cette demande de prêter attention à l'interaction qui peut exister entre la subjectivité et l'objectivité dans la recherche de la vérité, mais également si nous le devons.

### **III/ Problématique et plan**

**Problématique** : ce sujet pose la question des critères de la vérité. Il demande d'examiner les liens entre une vérité objective et un savoir subjectif : l'un peut-il correspondre à l'autre ?

**Plan** : il s'agit dans un premier temps de voir quels peuvent être les critères objectifs de la vérité. Puis dans un second temps, d'énoncer les raisons de douter, du fait de la subjectivité qui intervient dans notre savoir. Dans un troisième temps, nous déboucherons sur l'idée que ce savoir n'est valable que pour celui qui ne prétend jamais s'arrêter à une vérité, et qui poursuit la recherche.

## **B/ CORRIGE**

*Les titres en gras et entre crochets servent seulement à guider le candidat et ne doivent en aucun cas figurer sur la copie.*

### **[Introduction]**

Celui qui possède la vérité considère souvent que celle-ci est bien connue et qu'elle frappe les yeux. Mais mettre sous le coup de l'évidence ce savoir est justement ce qui peut le rendre discutable. Car celui qui prétend posséder la vérité s'y arrête, sans mettre en œuvre tous les moyens nécessaires pour la vérifier. Sa vérité devient immédiate, sans l'apport de la construction nécessaire pour pouvoir la justifier de bout en bout.

Ainsi, s'interroger sur les critères de la vérité, et sur la certitude qui nous y attache, n'est-il peut-être pas suffisant. La vérité établie ne peut-elle pas, sans cesse, être remise en cause ? Et

n'est-ce pas cette vérité, celle d'une incertitude, qui peut finalement, seule, être l'objet de notre savoir ?

### **[I/ Les critères de la vérité]**

#### **[A. La démonstration.]**

Pour savoir si ce que l'on dit est vrai, il est nécessaire de trouver des critères qui permettent de le confirmer. Le premier critère, et sans doute le principal, réside dans notre pouvoir de démonstration. Il s'agit de convaincre (autrui, mais aussi soi-même), par le pur raisonnement, que ce que l'on dit est vrai. Pour cela, il faut être capable d'établir un enchaînement nécessaire entre des causes et des effets (pour la déduction), ou inversement des effets à des causes (pour l'induction). Dans cet enchaînement, toutes les étapes du raisonnement doivent pouvoir se justifier et montrer leur cohérence logique, c'est-à-dire leur absence de contradiction. C'est un enchaînement formel, de raison à raison, qui a le mérite, contrairement à une démarche intuitive ou expérimentale, d'avoir une portée générale.

Dans cette méthode, les mathématiques constituent un modèle. Ainsi, lorsque par exemple Thalès s'intéresse au lien entre une droite et un cercle, en géométrie, il se demande comment la droite doit couper le cercle pour que les deux parties soient égales, et donc pour que la droite passe par le centre. Et il montre alors que c'est le diamètre qui mesure le cercle. Cette réponse ne vaut pas pour un cercle particulier, mais pour tous (elle concerne un cercle idéal, ou quelconque), ce qui permet de réfléchir à la nature du cercle en général. La démonstration, ici, nous assure de la solidité de notre raisonnement, et par suite de notre discours, puisqu'elle se vérifie à chaque fois, et donne la condition de possibilité de l'existence d'une chose, comme ici le cercle.

#### **[B. La vérification]**

Mais la démonstration n'est pas le seul critère qui nous dit que ce que nous affirmons est vrai. Le second critère sur lequel nous pouvons nous appuyer est celui de la vérification. En effet, seule l'expérience sensible peut nous convaincre que ce que nous pensons, ou disons, correspond à quelque chose dans le réel. Pour un empiriste, comme Hume, c'est d'ailleurs, en dernière instance, le seul critère valable. Car une expérience n'est possible que si quelque chose du monde extérieur vient nous toucher effectivement. C'est dans le moment même de la présence de cette chose qui vient nous affecter que nous pouvons, intensément, la vérifier. Par comparaison, toutes les idées qui viennent de notre réflexion font pâle figure, car leur réalité n'est que possible, et ne permet pas une distinction tranchée entre le rêve et le réel. Même si le raisonnement prépare une expérience, et la rend possible au niveau logique, il faudra attendre l'expérience pour en être parfaitement sûr. Ainsi la science est paresmée, dans son histoire, de ces temps de battement où une théorie était en attente de sa confirmation au niveau des faits, qu'il s'agisse de la loi de la chute des corps, chez Galilée, ou de la théorie de la relativité chez Einstein. A partir du moment où la vérité admise est constatée, elle ne fait plus partie des fictions que peut forger notre esprit, mais elle se retrouve dans le monde du réel (à condition, toutefois, que ce constat soit cautionné par une explication préalable).

#### **[C. L'universalité]**

Qu'il s'agisse de la démonstration ou de la vérification au niveau de l'expérience, nous débouchons dans les deux cas sur un troisième critère qui leur est déjà inhérent, et qui est celui de l'universalité. L'avantage d'une démonstration, c'est qu'elle peut être faite et reproduite à volonté, par tous ceux qui se donnent la peine de réfléchir. De même, une vérification peut,

dans l'idéal tout au moins, être refaite, par d'autres ultérieurement. Ce qui a pu être constaté une fois peut l'être à nouveau, à condition bien sûr que le phénomène soit susceptible de se reproduire. C'est ce que nous permet le protocole d'une expérience scientifique, dont il suffit de suivre les étapes dans le déroulement de l'expérience pour arriver au même résultat. Mais c'est aussi ce qu'une loi scientifique rend réalisable, en ce qu'elle indique les paramètres constats qui doivent intervenir pour que l'expérience puisse se répéter. Une loi scientifique est justement ce qui permet de prévoir comment un phénomène, dans des conditions identiques, peut se dérouler. Cette universalité nous assure de la véracité de notre pensée. A moins d'être l'objet d'une hallucination collective, nous avons l'assurance que ce que nous disons est vrai, parce qu non seulement d'autres le disent, mais surtout parce que tout le monde le dit (ou du moins peut le faire). L'hypothèse d'une hallucination collective est elle-même rendue impossible, car ce qui est universel au sens où tout le monde peut le penser est aussi individuel. C'est en moi-même, sous l'influence de personne, que je peux mener un raisonnement depuis ses premiers fondements, ce qui assure de la nécessité de son résultat tout autant que le fait que tout le monde peut mener ce même raisonnement. Ce que je dit est absolument objectif, car à la fois chacun peut le dire, mais également exige que j'en fasse moi-même l'expérience, comme Descartes avec le cogito qui, en effet, peut permettre à chacun et à tous en même temps de pouvoir s'assurer de son existence dans le temps où nous pensons, ou doutons. Nous pouvons tous faire la même chose, mais personne ne peut le faire à la place d'un autre.

### **Transition**

Il existe donc plusieurs possibilités de vérifier la vérité d'un énoncé. Celui-ci doit non seulement obéir aux exigences de la logique et posséder une cohérence interne, où chaque maillon de la chaîne d'un raisonnement doit pouvoir se déduire des précédents ; mais il doit aussi, à terme, pouvoir se vérifier au niveau des faits. L'ensemble doit pouvoir aboutir à une exigence d'universalité, où chacun pourra retrouver la véracité de ce qui a été dit. Mais si ces critères sont nécessaires, nous pouvons nous demander s'ils sont encore suffisants. Ne peut-il demeurer des raisons de douter de cette vérité et de ces critères, raisons qui seraient irréductibles ? Autrement dit, pouvons-nous absolument savoir se ce que l'on dit est vrai ?

## **[II/ Les raisons de douter]**

### **[A. Le caractère dogmatique de l'affirmation et l'insuffisance de la démonstration].**

Le but des critères que nous avons pu énumérer est d'aboutir à un jugement absolument objectif. Il ne s'agit pas de penser ce que nous voulons, mais ce qu'il est nécessaire de penser, c'est-à-dire ce qui ne pourrait se penser autrement. Or, il n'est pas du tout assuré que ne demeure pas dans notre jugement une part de subjectivité. C'est ce que nous montre en particulier Leibniz à propos de Descartes. Le critère principal, chez ce dernier, réside dans la certitude, qui elle-même repose sur des idées claires et distinctes (c'est-à-dire dont la présence est manifeste, et où l'objet peut se différencier nettement des autres). Or, dans son texte intitulé *Méditations sur la connaissance, la vérité et les idées*, Leibniz montre que les critères de la clarté et de la distinction ne sont pas suffisants. Une connaissance claire, qui me permet de reconnaître la chose représentée, peut être confuse ou distincte, et elle demande donc de pouvoir énumérer une à une toutes les marques qui distinguent cette chose des autres. La distinction, à son tour, demande de connaître distinctement tout ce qui compose une notion distincte. Mais comme le précise Leibniz, c'est impossible lorsque la notion est primitive, donc indéfinissable. Seule une intuition concernant les prémisses d'une démonstration peut intervenir. Mais ce n'est pas parce

que nous pensons, par exemple, à l'existence de Dieu, ou à celle de l'infini en mathématiques, que nous en avons une parfaite idée ; et que nous pouvons la décomposer en ses éléments. Dans ce cas, l'idée claire et distincte que nous pensons avoir n'est peut être qu'obscur et confuse. Il s'agirait de pouvoir construire de bout en bout, l'idée que nous avons de Dieu ou de l'infini, ce que Leibniz se propose de faire, au moins dans le second cas, avec le calcul infinitésimal (mais qui ne propose, peut-être, qu'une progression à l'infini, qui ne peut être menée à terme).

### **[B. Le rôle des interprétations multiples]**

Si, à l'origine de toute démonstration, il existe des principes qui ne peuvent qu'être l'objet d'une intuition, et si une certitude demeure subjective, par impossibilité de décomposer tous les éléments constitutifs d'une chose, il paraît alors bien difficile de prétendre posséder une vérité absolue. Cette vérité, au contraire, semble n'être que de l'ordre de l'interprétation, qui est à la fois subjective et partiellement arbitraire. C'est notamment ce que dit Nietzsche, pour qui toute connaissance est une interprétation infinie. En effet, qu'est-ce qui nous garanti de l'objectivité d'une connaissance et d'une vérité supposée ? Celle-ci n'est-elle pas uniquement une façon de vouloir imposer aux autres notre façon de voir la réalité, qui va se présenter comme la seule possible ? L'évidence de l'espace euclidien en trois dimensions, ou celle de la relation nécessaire entre une cause et un effet, n'ont-elles pas été remises en question dans la science contemporaine ? Notre pouvoir de réflexion lui-même, qui me fait rapporter toutes mes représentations à un je, n'est-il pas une simple croyance à la grammaire, sans fondement dans la réalité ? Ce n'est pas parce que je relie grammaticalement un verbe à un sujet que cela existe. D'ailleurs, jusqu'à quel point puis-je dire que c'est moi qui pense, et que cette pensée n'est pas déjà influencée par des préjugés, venus de la situation historique où je me trouve ou par des pulsions inconscientes, qui d'après Freud dominant l'essentiel de notre psychisme ? Nos idées ne sont-elles pas autre chose que des points de vue, qui en supposent d'autres possibles ?

#### **Transition**

Nous voyons donc que les raisons de douter de nos vérités ne manquent pas. Car celles-ci ne peuvent se séparer entièrement d'une part de subjectivité, ou d'un sens que nous donnons au monde avant toute réflexion. Ce que j'affirme pour vrai ressemble bien plutôt à une interprétation, c'est-à-dire à une « connaissance » très partielle et très imparfaite du monde. C'est peut-être justement en voulant affirmer une vérité, même avec les critères les plus solides à l'appui, que je tombe dans l'erreur ou l'illusion. Mais qu'en est-il lorsque je prends acte de ces risques, et que je ne cherche plus à affirmer une chose ?

### **[III/L'incertitude comme seule vérité possible]**

#### **[A. La suspension du jugement].**

Finalement, il semble bien que la seule position qu'il est possible d'adopter face à la vérité est celle du scepticisme. Chez un auteur comme Pyrrhon en effet, il nous est impossible d'affirmer, mais tout aussi bien de nier quoique ce soit. Notre accès à la vérité est impossible, pour la bonne raison que le réel est soumis à un flux continu. Vouloir saisir ce réel changeant, ce serait comme vouloir attraper à pleine main de l'eau, qui ne peut que s'écouler entre nos doigts. Toutes nos perceptions changent, d'un moment à l'autre, et nos idées elles-mêmes seront remises en question le lendemain. Aussi ne pouvons-nous être sûr que d'une chose, c'est que nos vérités sont toujours discutables. Nous ne pouvons que pratiquer la suspension du jugement, qui consiste à ne jamais rien affirmer (pas même que toutes les vérités sont relatives), et sans rien nier non plus. Nous ne pouvons que continuer la recherche et le questionnement, en se

contentant dans la pratique de « vérités » qui ne sont que des habitudes et des façons de voir admises provisoirement et faute de mieux.

### [B. La falsification].

Cette attitude de remise en question ne suppose pourtant pas qu'il faille renoncer à rechercher la vérité, et à élaborer des théories scientifiques. C'est ce que montre en particulier Karl Popper. Pour cet auteur, la démarche du scientifique est une démarche d'abord critique. Il s'agit pour lui de tester la validité d'une théorie, au travers d'une ou plusieurs expériences. Le but du scientifique consiste à essayer de trouver, par tous les moyens, ce qui peut infirmer sa théorie, avec l'espoir toutefois de ne jamais pouvoir y parvenir, ce qui viendrait confirmer, ou corroborer sa théorie. Ce travail qui consiste à montrer le caractère faux d'une théorie ne s'arrête jamais, ni chez un scientifique ni chez ceux qui lui succèdent. Mais cela veut-il dire qu'il peut prétendre à la vérité de sa théorie, si jamais celle-ci n'a pu être infirmée ? Popper souligne qu'il s'agirait d'une prétention abusive. Il n'existe pas d'expérience cruciale, capable de vérifier complètement une théorie, car celle-ci contient en elle-même de multiples théories secondaires qu'il faudrait aussi pouvoir vérifier. Il est en réalité impossible de trancher définitivement. Un scientifique ne peut prétendre à la vérité absolue de sa théorie. Il ne peut que dire que, jusqu'à présent, rien ne montre qu'elle est fautive, mais sa vérité n'est pas établie une fois pour toute pour autant, et elle ne peut se présenter que comme une vérité provisoire.

### [Conclusion]

Il paraît donc bien impossible de savoir, absolument, que ce que l'on dit est vrai, même si un auteur comme Spinoza pensait le contraire. Si ce que l'on tient pour vrai possède en lui des critères de vérification, qui sont indispensables dans une démarche qui se veut rigoureuse, ceux-ci ne sont pas malgré tout suffisants. Il est nécessaire que notre vérité soit universalisable, c'est-à-dire que les autres hommes puissent exercer leur raison, ou leur perception, pour arriver aux mêmes conclusions. Dans ce cas, une vérité sera démontrée et vérifiée. Mais il subsiste toujours un doute sur la valeur de cette démonstration ou de cette vérification. Elles peuvent conserver en elles une part de subjectivité, dans la démonstration qui part toujours de quelque chose, qui lui ne peut se démontrer, c'est-à-dire se décomposer ; et dans la perception, où le rôle des désirs subjectifs, des souvenirs, de l'imagination ne sont jamais absents entièrement. Ainsi, une vérité est toujours notre vérité, en partie subjective, et ne possède guère que le statut d'une interprétation.

Pour savoir si l'on dit vrai, le mieux est de ne jamais prétendre posséder la vérité. C'est bien plutôt dans l'idée que celle-ci nous échappe que nous trouverons une vérité, ce qui confirmerait la phrase de Socrate : « *je sais que je ne sais rien* ». Mais bien loin d'être un frein à sa recherche, c'en est au contraire le moteur, puisque seul celui qui se pose des questions peut continuer la recherche, alors que celui qui croit avoir raison s'arrête.

FIN DE LA CORRECTION.